

Première partie

CETTE TERRE EST À VOUS



LES OISEAUX ONT VU LE MEURTRE. En bas, sur l'herbe nouvelle, les minuscules clochettes blanches du muguet. Il faisait soleil. Crépitements de ramilles, remuements du début du printemps, parfum frais du sol. Avril. Un ruisseau dans les bois avoisinants, au son si rafraîchissant — il sera à sec à la fin de l'été, mais pour l'heure il murmure dans l'ombre. Perchés très haut dans les branches d'un orme, voilà où se trouvaient les oiseaux, parmi d'innombrables bourgeons prêts à se déplier comme des mouchoirs fraîchement lavés.

Le meurtre a été commis près d'un lieu que les enfants appelaient Rock Bass. Dans un pré à l'orée des bois. Un petit coin à l'herbe aplatie, comme si on y avait pique-niqué. Les corbeaux ont tout vu. D'autres oiseaux, juchés sur les hautes branches, ont tout vu eux aussi, mais les corbeaux sont différents. Toujours aux aguets. D'autres oiseaux ont vu un enchaînement de gestes. Les corbeaux ont vu le meurtre. Une robe en coton bleu clair. Maintenant parfaitement immobile.

Depuis la cime de l'arbre, les corbeaux reluquent le bracelet porte-bonheur qui brille au poignet de la petite fille. Mieux vaut attendre. L'argent leur fait envie, mais mieux vaut attendre.

DE QUELQUES MERVEILLES

Le soleil s'est mis à briller après la guerre et le monde est passé au Technicolor. On n'avait qu'une idée en tête. Se marier. Avoir des enfants. Faire enfin les choses comme il faut.

En 1962, il arrive qu'une balade en auto soit le clou de la semaine d'une famille. Roi de la route, derrière le volant monté sur quatre pneus ceinturés d'acier, les limites sans cesse repoussées. Roulons, roulons. La destination ne se révèle qu'à l'arrivée. C'est encore loin, papa ?

Les routes offrent des panoramas sans fin, la campagne, après la médiation presque imperceptible de la banlieue, succède à la ville. La banlieue représente le meilleur des deux mondes, il suffit d'avoir une voiture. À bord de votre Edsel, de votre Chrysler, de votre Ford, le monde vous appartient. Faites confiance à Texaco. La circulation demeure embryonnaire, et en plus elle fait encore plaisir à voir. Là, un coupé Studebaker 1953 ! — regardez, c'est la nouvelle Thunderbird...

This land is your land, this land is my land... À part la douche, une voiture en mouvement est le meilleur endroit où chanter, les kilomètres défilent, le paysage se transforme, ils dépassent des caravanes et des tentes-caravanes — regardez, encore une Coccinelle de Volkswagen ! Difficile d'imaginer Hitler à l'origine de quelque chose d'aussi inoffensif et familier qu'une Coccinelle. Papa rappelle aux enfants que les dictateurs, souvent, apprécient la bonne musique et chérissent les animaux. Hitler était végétarien et démoniaque. Churchill était ivrogne mais foncièrement bon.

— Il ne faut pas voir le monde en noir et blanc, les enfants.

Sur la banquette arrière, Madeleine appuie sa tête contre l'encadrement de la fenêtre, bercée par les vibrations. Son frère n'a d'yeux que pour ses cartes de base-ball, tandis que ses parents, à l'avant, « profitent du paysage ». Moment idéal pour commencer son film. Elle fredonne *Moon River* et imagine le regard des spectateurs qui embrasse son profil, ses cheveux agités par le vent. Ils voient ce qu'elle voit par la fenêtre, la campagne, *off to see the world*, lancée de par le vaste monde, et ils se demandent où elle va et ce que la vie lui réserve, *there's such a lot of world to see*, la Terre est si grande. Mais qui est donc cette fille aux cheveux foncés coupés court et à l'air mélancolique ? Une orpheline ? Une enfant unique ayant perdu sa mère, mais dont le père est gentil ? De retour du pensionnat pour passer l'été à la

campagne chez de mystérieux parents établis près d'un manoir où habite une fille un peu plus vieille qu'elle qui monte à cheval et porte un jean rouge ? *We're after the same rainbow's end, waitin' 'round the bend...* Et voilà qu'elles doivent s'enfuir toutes les deux pour élucider une énigme, *my Huckleberry friend...*

Derrière la vitre de la voiture, les lettres noires géantes, sur l'écran, se surimposent à un fond vert défilant à toute vitesse — «mettant en vedette Madeleine McCarthy» —, l'image ponctuée de poteaux de téléphone, *Moon River, and me...*

Difficile d'aller au-delà du générique du début, mieux vaut simplement commencer un nouveau film. Avec une chanson de circonstance. À voix basse, Madeleine chante *Que será, será, whatever will be will be* — crotte, on s'arrête.

— Qui, qui, qui a de la place pour une bonne glace ? demande son père en rangeant la voiture sur le côté.

Absorbée par son film, Madeleine n'a pas vu le cornet de glace géant à la fraise penché au-dessus de la route, gaiement coiffé d'un chapeau d'anniversaire.

— Ouiii ! s'exclame-t-elle.

Son frère la regarde en roulant les yeux.

Au Canada, tout — les cornets, les voitures, les supermarchés — est tellement plus gros qu'en Allemagne. Elle se demande de quoi sa nouvelle maison aura l'air. Et sa nouvelle chambre — sera-t-elle jolie ? grande ? *Que será, será...*

— Qu'est-ce que ce sera, coyote ? demande son père au comptoir de la cabane blanche en bois.

On y vend aussi du maïs en épi. Des champs de maïs s'étendent à perte de vue — la variété que les Européens appellent «maïs indien».

— Tourbillon napolitain, s'il te plaît, dit Madeleine.

Son père passe sa main dans ses cheveux cendrés coupés en brosse et, sans quitter ses lunettes fumées, sourit à la grosse dame tapie dans l'ombre derrière le comptoir. Le frère de Madeleine et lui arborent la même coupe, sauf que les cheveux de Mike sont encore plus pâles. Couleur blé. Il suffirait, dirait-on, de le renverser et de le brancher pour enlever le résidu de cire sur le plancher de la cuisine, mais, en réalité, ses cheveux sont plutôt doux. Il n'autorise pas souvent Madeleine à les toucher, cependant. Il a dérivé du côté de la route, les pouces accrochés aux passants de sa ceinture — affectant, Madeleine le sait, d'être seul au monde. Il doit crever de chaleur dans son jean, mais il refuse de porter un short. Papa n'en porte jamais.

— Où tu vas comme ça, Mike ? demande-t-elle.

Il fait la sourde oreille. Il aura bientôt douze ans.

Elle passe sa main dans ses cheveux, comme papa, ravie de les trouver si courts, si soyeux. Rien qui se compare à une coupe en brosse, mais c'est mieux, en tout cas, que les nattes lui arrivant à la taille qu'elle a endurées jusqu'au printemps. Elle en a accidentellement coupé une pendant un cours d'arts plastiques. Maman l'aime encore, mais elle ne lui pardonnera probablement jamais ce geste.

Sa mère attend dans la Rambler. Elle porte les lunettes fumées qu'elle a achetées sur la Côte d'Azur, l'été dernier. On dirait une vedette de cinéma. Madeleine la regarde déplacer le rétroviseur et retoucher son rouge à lèvres. Cheveux noirs, lèvres rouges, lunettes à monture blanche. Tout le portrait de Jackie Kennedy.

— C'est elle qui m'imité.

Mike l'appelle « *maman** »¹, mais Madeleine préfère « *maman** » à la maison et « *Mum* » en société. « *Mum* » est plus insouciant que « *maman** » — comme les mocassins par rapport aux souliers Charles IX. Sans compter que « *Mum* » va mieux avec « *Dad* ». Comme certaines choses vont mieux avec le Coca-Cola.

Son père attend, les mains dans les poches, puis retire ses lunettes fumées, plisse les yeux en direction du ciel bleu et siffle un air entre ses dents.

— Sens-moi ce maïs, dit-il. C'est le parfum du soleil à l'état pur.

À son tour, Madeleine fourre les mains dans les poches de son short extracourt, plisse les yeux et respire un bon coup.

Dans la voiture, sa mère presse ses lèvres l'une contre l'autre, les yeux rivés sur le miroir. Sous le regard de Madeleine, elle fait rentrer le rouge dans le tube. Les dames ont des tas de choses qui ressemblent à des bonbons sans en être.

Sa mère conserve les nattes dans un sac en plastique rangé dans le coffret à argenterie. Madeleine l'a vue les y jeter peu de temps avant l'arrivée des déménageurs. Ses cheveux se trouvent maintenant dans un camion qui fonce vers eux en grondant.

— Tiens, choupette.

Son père lui tend le cornet. Mike les rejoint et s'empare du sien. Chocolat, comme toujours.

— Je me battrais plutôt que de changer.

Son père a choisi rhum et raisins secs. Qu'arrive-t-il donc aux papilles des adultes pour qu'ils apprécient des parfums aussi horribles ? Le phénomène ne s'applique-t-il qu'aux parents qui ont grandi pendant la Dépression, qui considéraient une pomme comme une gâterie ?

— Tu veux goûter, poupée ?

1. N.D.T. Les mots en italiques suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

— Merci, papa.

Elle goûte toujours à sa glace avant de dire :

— Délicieux.

Bugs Bunny aurait dit :

— *Vous mentez comme vous respirez, docteur.*

D'une certaine façon, elle ne ment pas : c'est toujours bon de partager des glaces avec son papa. Surtout quand on se les fait goûter. Madeleine ne ment donc pas vraiment. *À d'autres, docteur.*

Maman ne prend jamais un cornet pour elle-même. Elle partage celui de papa et se réserve un peu de ceux de Mike et de Madeleine. Autre conséquence du vieillissement dont sont frappées de nombreuses mères : on ne veut plus son propre cornet.

De retour dans la voiture, Madeleine songe à partager avec Bugs Bunny, mais elle craint de s'attirer les foudres de son frère. Bugs n'est pas une poupée. C'est... Bugs Bunny, tout simplement. Il a vu des jours meilleurs, le bout de sa carotte orange est tout blanchi par l'usage, mais ses grands yeux de farceur brillent toujours d'un bleu vif et ses longues oreilles malléables conservent la forme qu'on veut bien leur donner. Pour le moment, elles sont tressées et lui pendent dans le dos comme une natte. Lapin à la bavaroise.

Son père met le contact et penche le cornet vers sa mère, qui mord délicatement dans la glace, soucieuse de préserver son rouge à lèvres. La familiale fait marche arrière. Papa se rend compte que le rétroviseur n'est pas à sa place, fait la moue. Il jette un regard de travers à maman, qui lui décoche un baiser de ses lèvres peintes en rouge. Il sourit et secoue la tête. Madeleine détourne les yeux, espère qu'ils ne vont pas se faire des mamours.

Elle fixe son cornet. Tourbillon napolitain. Par où commencer ? Pour elle, le nom de cette glace a quelque chose de « cosmopolite » — le mot qu'utilise son père pour décrire sa famille. Le meilleur des deux mondes.

Ils roulent de nouveau, et le maïs reflète le soleil, les tiges feuillues se déclinent en trois teintes de vert. Des chênes et des ormes tendent les bras au-dessus de la route sinueuse, le paysage ondoie et bourgeonne. De quoi vous faire croire que la terre est effectivement une femme et que le maïs est son aliment préféré. Grands citoyens émeraude qui s'étirent, se gauchissent. Frondes en spirale, paumes ouvertes vers le ciel, emmaillotant les tendres épis, manne offerte en emballage cadeau. Soleil comestible. Les McCarthy rentrent à la maison. Au Canada.

Dans l'armée de l'air, la maison n'est jamais qu'une variation sur un thème. La maison, c'est le Canada, d'un océan à l'autre. La maison, c'est l'endroit où vous viviez avant de vous marier et de vous enrôler dans l'armée. Et la maison, c'est le lieu où vous êtes affecté, au Canada, aux États-Unis, en Allemagne, en France... pour le moment, la maison, c'est cette familiale Rambler 1962 bleu ciel.

Après avoir replacé le rétroviseur, Jack jette un coup d'œil à sa progéniture. Pour l'instant, la paix règne. À côté de lui, sa femme ouvre son sac à main; il se penche et enfonce le briquet automatique du tableau de bord. Elle le regarde et sourit en sortant une cigarette de son paquet. Il lui décoche un clin d'œil — *vos désirs sont des ordres*. La maison, c'est cette femme.

La Transcanadienne est terminée: on peut tremper ses roues arrière dans l'Atlantique et rouler jusqu'à ce que ses roues avant baignent dans le Pacifique. Les McCarthy ne vont pas tout à fait aussi loin, même s'ils ont entrepris leur périple au bord de l'Atlantique. Ils roulent depuis trois jours. Sans se presser. Ils prennent le temps d'admirer le paysage, les sapins faisant place à la voie maritime du Saint-Laurent, aux étroites bandes de terre cultivée de la vieille province de Québec, le long du fleuve évasé, le chatolement bleuté des Laurentides, l'autoroute moderne, si lisse qu'on se croirait en avion, *Bienvenue à Montréal**, *Welcome to Ottawa, to Kingston, to Toronto*, prolongeant les vacances d'été qu'ils ont passées dans la famille de Mimi au Nouveau-Brunswick — le sel en suspension dans les eaux du détroit de Northumberland et, le soir, le clignotement du ferry qui fait la navette entre la terre ferme et l'Île-du-Prince-Édouard. Ils se sont levés tôt pour voir le prêtre bénir les bateaux colorés au premier jour de la pêche. Festins aux homards et parties de *deux-cents** bruyantes qui se prolongent jusqu'au milieu de la nuit, voisins s'entassant à la table de la cuisine avec leurs poignées de pièces de un sou et de jetons de Rummoli. Puis les violons et l'accordéon sortent du placard et la mère de Mimi fait résonner les cordes du piano, sa main droite épousant en permanence la forme du crochet qu'elle a utilisé pour fabriquer toutes les courtepintes et tous les tapis de la maison. *L'Acadie*.

La langue n'était pas un obstacle. Jack se laissait imprégner par le français, la cuisine, la confusion céleste d'une grosse famille. Des années auparavant, le père de Mimi s'était perdu en mer lorsqu'une tempête avait renversé son homardier, et ses frères faisaient désormais office de chefs de famille. De gros hommes partis de rien qui possédaient désormais une chaîne de restaurants de fruits de mer, ils s'étaient tout de suite attachés à Jack quand Mimi et lui étaient rentrés après la guerre, fiancés. À cette époque, tout se faisait très vite, les gens

comprenaient, les frères eux-mêmes étaient fraîchement démobilisés. Jack était un *Anglais**, mais c'était leur Anglais à eux, et la famille l'avait adopté avec une ferveur égale à celle qui alimentait leur méfiance à l'égard des Anglais en général. On le traitait en prince, tout en ayant pour lui des attentions habituellement réservées aux dames. Le meilleur des deux mondes.

Jack mange sa glace, une main sur le volant, et se dit qu'il devra recommencer à courir dès qu'ils seront installés. Au cours du dernier mois, ses *belles-sœurs** l'ont gavé comme un veau gras. De la farine, du sucre d'érable, des pommes de terre, de la viande de porc et des palourdes — les permutations sont ahurissantes, exquises. Et toutes font grossir. Rien qui ne soit transformable en *poutine**. Qu'est-ce que la *poutine**? Ce qu'on fait quand on prépare de la *poutine**.

Jack a desserré sa ceinture d'un cran, mais sa femme est superbe. Elle court encore dans l'eau comme une fillette, assez svelte pour porter un bikini malgré ses deux grossesses, et fait la brasse au milieu des vagues, la tête bien au-dessus de l'eau pour ne pas gâcher sa mise en plis. Oui, il se remettra au jogging dès leur arrivée dans leur nouvelle maison.

Derrière lui, la voix de son fils, pleine de dégoût :

— La glace te dégouline le long du bras, Madeleine.

— C'est même pas vrai.

— *Maman*, dit Mike en se penchant, *Madeleine fait un mess*!*

— Je fais pas de dégâts!

Elle se lèche le poignet, peau salée et vanille épaisse.

Mimi lui tend une lingette.

— *Tiens**.

Madeleine s'en empare et s'éponge la main. Elle tente de convaincre Mike de lui tenir son cornet, mais il répond :

— Jamais de la vie. Il est plein de bave.

C'est Mimi qui le tient. Pendant que Madeleine s'essuie les doigts, elle lèche la glace fondue qui coule sur les bords. Les mères ont également ceci de particulier qu'elles n'hésitent pas à manger le cornet détrempe de leur enfant.

Madeleine rend la lingette en échange du cornet, mais voilà soudain qu'elle se sent mal. C'est l'odeur de la lingette. Humectée d'avance pour votre commodité. Tue les microbes. Ça sent le vomi. Parce que, quand on est malade en voiture et qu'on vomit, maman vous essuie le visage avec une lingette. Alors évidemment les lingettes font penser au vomi. Ils sentent plus le vomi que le vomi lui-même. Elle rend le cornet à sa mère.

— J'ai plus faim, dit-elle.

- Elle va dégueuler, dit Mike.
 - C'est pas vrai, Mike. Et ne dis pas « dégueuler ».
 - Tu viens de le dire toi-même. Dégueuler.
 - Ça suffit, Mike, dit Jack.
- Mike laisse tomber.

Mimi se retourne et regarde Madeleine d'un air interrogateur : est-ce que tu vas vomir ? Du coup, elle a envie de vomir pour de vrai. Ses yeux se remplissent d'eau. Elle sort la tête par la fenêtre et boit l'air frais. S'intime l'ordre de ne penser à rien de dégoûtant. Comme le jour où une fille avait vomi à la maternelle. Plouf ! sur le plancher. Ne pense pas à ça. Mike s'est replié le plus loin possible sur la banquette. Madeleine se tourne avec précaution et fixe l'arrière de la tête de papa. Ça va mieux.

Vue de derrière, la tête de papa est aussi reconnaissable, aussi « lui », que son visage. Aussi facile à repérer que sa propre voiture dans un parking. Sa tête bien nette, bien carrée. Elle dit ce qu'elle a à dire, sans que vous ayez à deviner. Ses épaules sous la chemise à carreaux à manches courtes. Le coude sorti, le halo de poils brun clair balayés par le vent, la main droite sur le volant, l'éclair de sa bague de finissant. *Old Spice*. Une ligne pâle traverse son cou — un trait qui reste plus clair que sa peau brûlée par le soleil. L'arrière de la tête de papa. L'autre côté de son visage — son autre visage. En fait, il t'a dit qu'il avait des yeux de ce côté-là aussi. C'est rassurant. Il sait qui est l'instigateur des querelles sur la banquette arrière.

- Arrête, Mike ! crie Madeleine.
- J'ai rien fait !
- Mike, cesse de taquiner ta sœur.
- Je la taquine pas, papa. C'est elle qui m'a pincé.
- Madeleine, ne tourmente pas ton frère.

Si elle avait des yeux derrière la tête, jamais maman n'aurait dit une chose pareille.

Mike louche dans sa direction.

— Mike !

Son hurlement d'enfant de huit ans, pareil au bruit d'une égoïne.

— Arrête !

— *Tenez-vous tranquilles maintenant, hein* ?* Papa conduit, dit maman.

Madeleine a vu les muscles du cou de son père se raidir à son cri, et elle se calme. Elle ne tient pas à ce qu'il s'arrête au bord de la route pour se retourner vers la banquette arrière. De quoi gâcher une gâterie et une jolie balade dans un paysage de rêve, sans parler de la honte. Sa voix trahira la déception, et ses yeux bleus auront l'air perplexes.

Surtout le gauche, avec la légère cicatrice qui traverse le sourcil. Comme la paupière tombe légèrement, son œil gauche semble toujours un peu triste.

— *Chantons, les enfants**, dit maman.

Et ils chantent.

— *Would you like to swing on a star, carry moonbeams home in a jar, and be better off than you are...*

Dans les champs se profilent des panneaux : « Le salut passe par la foi en Notre Seigneur Jésus-Christ. » En rangs militaires, des plants de betteraves tout en feuilles ralentissent ou accélèrent selon qu'on fixe la terre qui les sépare ou leur masse verte, « Kodak », « Dairy Queen », « La mort est le salaire du péché ». Des granges propres et astiquées. Le sympathique parfum de la bouse de vache et du feu de bois rappelle à Madeleine la maison — l'Allemagne en l'occurrence. Elle ferme les yeux. Elle vient tout juste de dire au revoir à une autre maison, sur une base aérienne près de la Forêt-Noire. *Dites au revoir à la maison, les enfants*. Puis ils se sont éloignés pour la dernière fois.

Chaque maison muette et innocente comme un pauvre animal abandonné. Les fenêtres aux yeux grands ouverts, dépourvues de rideaux, la gueule de la porte de devant, fermée et triste. Au revoir, chère maison. Merci pour les bons moments. Merci pour les souvenirs. Puis la maison triste et abandonnée se fige dans la mémoire, où elle devient un monument témoignant d'une époque révolue, une borne indiquant un lieu désormais inaccessible. Ainsi va la vie dans l'aviation.

Madeleine en est à son troisième déménagement, Mike à son quatrième. Impossible, prétend-il, qu'elle se souvienne de son premier, de l'Alberta au Michigan, puisqu'elle n'avait que trois ans, presque quatre. Lui affirme pourtant se rappeler son premier déménagement, de Washington D.C. à l'Alberta, même s'il avait à peine trois ans. Telles sont les injustices de la vie avec un grand frère.

— Papa, demande Madeleine depuis la banquette arrière, je me souviens d'avoir quitté la base en Alberta, non ?

— Évidemment. Tu te rappelles la patinoire que nous avons faite derrière la maison ?

Elle fixe son frère d'un air entendu.

— Ouais.

— Voilà.

Ils ont quitté l'Europe en juin, puis, pendant près de deux mois, Mike et Madeleine ont profité de l'hospitalité de leurs tantes et de leurs oncles acadiens, fait les quatre cents coups avec leurs cousins et cousines. Il y en avait des douzaines : des garçons aux cheveux noirs en bataille dont on ne doit pas s'amouracher parce qu'ils sont de la

famille, des filles aguichantes qui se rasent les jambes avant d'avoir douze ans. Ils parlent vite en français. Si vous allez avec eux en voiture, assurez-vous de remonter avant qu'ils ne repartent sans vous. Mike et Madeleine avaient regardé la télé pour la première fois en quatre ans.

À la base, en Allemagne, personne n'avait la télé. On présentait des films au centre de loisirs, fidèlement précédés par les Looney Tunes et la souris Mickey. Il y avait les dîners avec maman le vendredi soir, Jack Benny à la radio, avant que papa ne rentre du cinq à sept au mess des officiers. Mais la télé leur avait ouvert les portes du meilleur des mondes : coiffures à la page, foulards de chiffon, shorts madras, adolescents insoucians et planches de surf. Les cousins et cousines, plus Connie Francis que Sandra Dee, plus Sal Mineo que Troy Donahue, avaient des patins à roulettes, des voitures et du chewing-gum. Sans parler d'énormes frigos. Bienvenue en Amérique du Nord.

Madeleine se range à l'idée qu'elle les aime tous *parce que c'est la famille*, comme dit sa mère. Le mot « famille » a la même résonance mythique que le mot « maison ». Grand-maman, grosse et grasse dans son bungalow peint de couleurs vives pour que grand-papa le voie depuis son bateau de pêche. Madeleine se souvient d'avoir rendu visite à grand-maman seulement deux fois, mais ses yeux se mouillent à cette pensée parce que « grand-maman » est aussi synonyme de maison.

— Madame désire ? a demandé papa lorsqu'ils ont laissé derrière eux la mer et les dunes de sable.

— On va à la maison, Jack, a répondu maman en s'essuyant les yeux sans quitter ses lunettes fumées.

Le temps d'un éclair, Madeleine s'était imaginé qu'ils allaient rouler jusqu'en Allemagne. Jusqu'aux pelouses vertes et aux immeubles blancs de la base aérienne, aux pavés et aux cafés de la ville avoisinante. Le paysage découpé en parcelles, pas un lopin de terre qui ne soit revendiqué, bichonné, un pays différent toutes les deux heures environ quand, le dimanche, ils allaient se balader en voiture. L'allemand auquel elle s'était attachée, la langue des contes de fées — *Märchen* — dans laquelle elle se sentait enveloppée et en sécurité, comme quand, pour se déguiser, elle enfilait le manteau en mouton de sa mère. La langue qui arrachait aux interlocuteurs des sourires surpris — derrière le comptoir de leur boutique, des commerçantes, ravies de son aisance, taquinaient ses parents à cause de leur piètre *Kanadische Deutsch* en leur faisant goûter des fromages et, invariablement, du *Schokolade für die Kinder*. Les premiers mots d'allemand que Mike et elle avaient appris : *danke schön*.

Si votre père est dans l'aviation et qu'on vous demande d'où vous venez, la réponse ne va pas de soi. Plus vous vieillissez, plus elle est longue, parce que vous déménagez tous les deux ou trois ans.

— D'où viens-tu ?

— Je viens de l'Aviation royale du Canada.

De l'ARC. Comme un pays éparpillé aux quatre coins de la planète.

Les différentes parties, les bases, se ressemblent entre elles et assurent à la nation une certaine constance. Dans toutes les églises catholiques, on entend la messe en latin ; de même, entrer dans une base, c'est s'y retrouver aussitôt : le centre de loisirs, les églises, le bureau de poste, la banque et la caserne des pompiers, le terrain de rassemblement, la bibliothèque, le terrain d'aviation, l'immeuble où votre père travaille. Et le PX pour l'épicerie et tout le reste — «PX», qui signifie économat, autre terme emprunté aux Américains en Europe.

Si vous vivez dans ce qu'on appelle une zone de LM — logements familiaux —, votre maison vous sera également familière. Il y a une poignée de modèles, hérités de la première époque des banlieues, des jumelés pour la plupart, si on excepte quelques bungalows minuscules et la grande maison où vit le commandant. Il y a un mât porte-drapeau sur son terrain. Dès l'âge de huit ans, vous aurez probablement déjà fait le tour de tous les types de logements familiaux. C'est parfois comme une image inversée. Et pourtant chaque maison devient unique dès lors qu'une famille s'y installe. Odeurs uniques, accumulation instantanée de trésors, photos et désordre, le tout sorti de boîtes en carton que les enfants transforment en forteresses où ils jouent jusqu'à ce qu'elles tombent en lambeaux. Dès ce moment, c'est déjà comme si la famille vivait là depuis toujours : il faut à une femme d'aviateur moins d'une semaine pour organiser un foyer.

Les pelouses réglementaires débordent toutes de personnalité — des vélos, des jouets, une voiture différente dans l'entrée, chaque réfrigérateur ouvrant sur un monde à part. Dans certains, on voit des boîtes de sauce au chocolat Hershey. Dans d'autres, celui des McCarthy, par exemple, du saindoux et d'autres horreurs se cachent dans les boîtes de sauce au chocolat Hershey. Ayant grandi à l'époque de la Dépression, la mère de Madeleine ne jette rien. Puisque toutes les mères ont grandi à l'époque de la Dépression, il s'agit peut-être, à la réflexion, d'une manie propre à l'Acadie. Ou encore aux Maritimes — provinces pauvres du Canada. Malgré l'uniformité des modèles, il n'y a donc pas deux maisons pareilles, sauf dans l'intervalle entre le départ d'une famille et l'arrivée de la suivante. Pendant ce temps, la maison n'est à personne. Elle appartient aux contribuables canadiens. On profite de cette vacance pour la récurer, la désinfecter, la repeindre en blanc, la débarrasser de ses stores, l'abandonner aux échos. Elle demeure en suspens, à la manière d'une église sécularisée. Pas maléfique, seulement

vide. Ni morte ni vivante. Elle renaît de ses cendres lorsqu'une nouvelle famille gare sa voiture dans l'entrée et lui dit bonjour.

Madeleine fouille dans son sac à dos à l'effigie de la souris Mickey à la recherche de son carnet d'autographes. Tous les élèves de la classe de troisième année en Allemagne l'ont signé. Elle l'ouvre...

« À toi jusqu'aux chutes du Niagara », a écrit Sarah Dowd, les lettres tombant en cascade jusqu'au bas de la page.

« À toi jusqu'au sommeil des montagnes, ton amie pour toujours, Judy Kinch. »

« Les roses sont rouges et les corbeaux sont noirs, je t'aime, chère Madeleine, matin, midi et soir, ta meilleure amie, Laurie Ferry. »

Il y en a plein le carnet. Elles ont toutes promis d'écrire. Madeleine et Laurie Ferry ont fait le serment de se retrouver le premier jour de l'an 2000, sur le terrain de jeux de la zone des logements familiaux en Allemagne.

Tout à coup, les lettres moulées ont l'air bien seules — les couleurs gaies tracées au crayon de bois font penser à des décorations au lendemain d'une fête. Elle referme le carnet, le remet à sa place et respire à pleins poumons l'air qui embaume le trèfle. Pas de quoi se sentir triste par une si belle journée quand on a la vie devant soi. Voilà ce que disent les grandes personnes. Elle imagine sa vie se déroulant devant elle à la manière d'une route. Comment savoir que vous avez entamé le voyage lorsque votre vie, au lieu de se profiler au loin, se trouve directement sous vos pieds ? C'est encore loin ?

Difficile de s'installer dans une nouvelle maison sans songer au jour où on va repartir. *Dites au revoir à la maison, les enfants.* Et tous vous aurez vieilli d'autant. Madeleine a huit ans, bientôt neuf. La prochaine fois, elle aura presque douze ans. Pratiquement une adolescente. Et ses parents auront vieilli, eux aussi. Elle a beau essayer de se rappeler qu'ils sont aujourd'hui plus jeunes, elle voit toujours les choses à l'envers : ils sont plus vieux qu'ils ne l'étaient dans l'ancienne maison. Ce qui signifie qu'ils vont mourir plus tôt. À chaque maison, la date fatidique de leur mort se rapproche un peu plus. Quelle maison sera la dernière ? Peut-être celle-ci. Celle vers laquelle nous nous dirigeons pour lui dire bonjour.

Le soleil réchauffe la grosse boule qu'elle a dans la gorge et menace d'inonder ses paupières de larmes. Elle ferme donc les yeux et pose sa tempe sur l'encadrement de la fenêtre, bercée par les vibrations de la route. Le vent qui agite ses cheveux est puissant, mais doux, le soleil sous ses paupières comme un kaléidoscope de rouge et d'or.

Ils roulent toujours, et l'après-midi gagne en intensité. C'est en août qu'on observe la véritable lumière de l'été. De la lumière épaisse de saxophone ténor. À la différence des trompettes du printemps, des cordes de l'automne. Des grains de soleil bien visibles tombent au ralenti, effleurent la peau — attrape-les avec ta langue comme des flocons de neige. Le paysage, vert, or et ocre, explose. Les tiges se balancent sous le poids des épis de maïs, ralentissant la brise. La campagne s'allonge, lourde et fière comme une femme enceinte jusqu'aux yeux, alanguie. « Autocueillette », proclament des écriteaux peints à la main. Heureusement que nous sommes en auto.

Les Indiens cultivaient du maïs. C'est cette région de l'Ontario que les colons leur ont prise en premier. Ils s'étaient battus aux côtés des Anglais, d'abord contre les Français, puis, pendant la guerre de 1812, contre les Américains. Ils vivent maintenant dans des réserves, et leurs maisons-longues comme leurs villages ne survivent qu'à l'état de croquis dans les livres d'histoire de sixième année et de reproductions grandeur nature dans les villages touristiques. Dans ces régions, le tabac demeure une importante culture commerciale, mais ce ne sont pas les Indiens qui le font pousser. Le sol est encore rempli d'artefacts, et de nombreux endroits ont été nommés d'après leurs nations et dans leurs langues, le Canada y compris. Certains affirment que « Canada » signifie « village de petites cabanes ». D'autres laissent entendre que les pêcheurs portugais utilisaient l'expression « Ca Nada »: là où il n'y a rien.

Welcome to Stratford, Welcome to New Hamburg... Au Canada, tant de lieux vous font croire que le lieu véritable se trouve dans un autre pays. Si vous venez de London en Ontario, par exemple, vous préciserez toujours « London en Ontario » pour éviter qu'on confonde avec Londres. Explication que vous fournissez comme pour vous excuser, même si vous êtes parfaitement heureux de venir de London. La ville de New York a été nommée d'après York en Angleterre, mais, à propos de New York, personne ne pense jamais à York en Angleterre.

— Parce que, aux États-Unis, tout est mieux, dirait Mike.

Welcome to Kitchener.

— Saviez-vous que Kitchener s'appelait autrefois Berlin ? dit son père en jetant un coup d'œil dans le rétroviseur. La ville a été peuplée par des immigrants venus d'Allemagne, mais elle a changé de nom pendant la Première Guerre mondiale.

Ils s'arrêtent pour manger des *bratwursts* et des petits pains blancs croûtés, comme chez eux. Madeleine sait bien qu'elle ne doit plus penser à l'Allemagne comme chez elle. Chez elle, maintenant, c'est ici — ce qu'elle voit par la vitre inondée de soleil de la voiture. D'in-

terminables entrées conduisant à des fermes à pignons ornées de dentelle de bois. Des champs immenses, des distances faramineuses entre les villages, d'innombrables forêts et champs de broussaille qui n'appartiennent à personne, des terres de la Couronne, négligées et libres. Trois jours de route à travers des ères géologiques, un kilomètre à la fois, sans jamais quitter le Canada. Les grands espaces sont en partie ce qui distingue le Canada de l'Allemagne. Un élément de son identité.

— Vous pourriez prendre toute l'Europe et l'égarer ici au milieu de l'Ontario, dit son père.

Madeleine a le menton appuyé sur l'encadrement de la fenêtre. Elle se représente la guerre en Europe, les avions, les tanks et les camps de concentration, Anne Frank qui rédige son journal, Hitler qui salue les foules. Il y aurait eu largement assez d'espace pour que tout se passe ici même, en Ontario.

— Ça ne pourrait pas arriver ici, dit Madeleine.

— Quoi donc? demande son père.

— La guerre.

— Quelle guerre? demande Mike.

— La Deuxième Guerre mondiale.

Mike la montre de l'index, puis approche son doigt de sa tempe et le fait tourner pour signifier que sa sœur est folle. Madeleine réprime sa colère. Elle tient à entendre la réponse de son père.

— Ce genre de guerre ne pourrait pas se produire ici, dit-il. Le Canada est un pays libre, choupette.

— Sans la guerre, dit maman, papa et moi ne nous serions jamais rencontrés — Madeleine se tortille —, et ni Mike ni toi n'auriez vu le jour.

Sa mère a l'art de retourner un sujet à sa convenance. Les bombes et les chambres à gaz cadrent mal avec le récit du bal de l'aviation en Angleterre, où ses parents se sont rencontrés. L'histoire de Mimi et de Jack.

— *Underneath the lantern, by the barrack gate*, chantonne maman.

Fin de la discussion sérieuse sur la guerre.

Le père de Madeleine n'est pas à proprement parler un ancien combattant, mais c'est à cause de l'accident d'avion. La plupart de ses amis — pilotes, membres d'équipage — ont pris part aux combats. Le père de la bonne d'enfants allemande de Madeleine avait fait la guerre, lui aussi, dans la Wehrmacht. Il était manchot, et sa famille ne se déplaçait jamais que sur une motocyclette équipée d'un side-car. Quelques familles canadiennes faisaient le pèlerinage vers les camps

de concentration. À Auschwitz, Laurie Ferry avait vu des amoncements de chaussures.

— Il y a une différence entre tirer des leçons de l'histoire et vivre dans le passé, dit son père.

— Pense à des choses agréables, renchérit sa mère.

Dans la salle d'attente du dentiste, Madeleine était tombée sur un vieux numéro du magazine *Life*. Sur la couverture, on voyait la photo d'une fille aux cheveux noirs, à peine plus vieille qu'elle. Anne Frank. Après avoir chipé le magazine, elle l'avait étudié pendant des semaines, habitée par la culpabilité, jusqu'à ce qu'il disparaisse de sa chambre. Avec quelques autres, maman l'avait roulé pour faire un chapeau de clown pointu, élément du costume d'Halloween de Madeleine.

— *My Lili of the lamplight, my own Lili Marlene*, chante Mimi en caressant doucement la tête de son mari.

Derrière le volant, Jack se détend. Elle chante la deuxième strophe en allemand. Il est tenté de ralentir, de faire durer le voyage, tant ces moments suspendus sont empreints d'une forme de plénitude. Quand ils sont tout seuls sur la route avec leur petite famille entre deux affectations. Ni voisins, ni parents, ni monde extérieur, sauf celui qui défile à toute vitesse par les fenêtres. *Two drifters, off to see the world...* Un monde inconnu et bienveillant. Un réservoir à essence plein. L'occasion de faire le point, de prendre la mesure de qui vous êtes, de ce que vous avez. Vous avez tout.

— Encore, madame, s'il vous plaît, dit-il à Mimi.

Des fermes, grandes et d'allure prospère, des toits de grange rouges portant un nom de famille irlandais, anglais, allemand, hollandais. On se trouve au cœur du sud de l'Ontario.

— Le Fer à cheval d'or... dit Jack au bénéfice de sa famille.

Bordé par trois des Grands Lacs : au sud, le lac Érié et le lac Ontario, à l'ouest, le lac Huron. Même si, sur une carte, la région fait plutôt penser au crâne d'un bœuf, Jack ajoute à juste titre :

— On parle aussi du Triangle du sud de l'Ontario.

Dans l'esprit de Madeleine, les deux descriptions se confondent et elle s'imagine un triangle doré qui scintille sur une carte. Leur familiale bleue, vue d'en haut, le traverse à pas de tortue.

— Comme le Triangle des Bermudes ? demande-t-elle.

Ses parents échangent un sourire.

— Mais non, répond son père.

Mike se tourne vers elle et, des lèvres, forme le mot « idiote ».

Selon la croyance, explique Jack, des choses disparaissent dans le Triangle des Bermudes, des avions et des bateaux s'évanouissent sans laisser de traces. Le Triangle du sud de l'Ontario fait tout le contraire.

La population est dense — du moins par rapport au reste du Canada. Il y a des usines et des fermes, et le sol est aussi riche que les villes. Des vergers de fruits tendres dans la péninsule du Niagara et, un peu partout, de vastes champs de maïs, de tabac, de betteraves et de luzerne, des troupeaux de vaches laitières, des chevaux, des porcs et des magnats de la finance. Par-dessus l'eau, Windsor salue Detroit de la main : la General Motors, les régimes de retraite, le bonheur au bout de la chaîne de montage. Les États-Unis, par endroits, ne sont qu'à un jet de pierre, leurs usines font le saut pour bourgeonner du côté canadien, consolidant les liens de part et d'autre de la plus longue frontière non défendue du monde. Comme l'a déclaré le président Kennedy l'année dernière devant le Parlement du Canada : « Que personne ne vienne séparer deux peuples que la nature a ainsi réunis. » Le meilleur des deux mondes.

— C'est encore loin, papa ?

— Assez. Détends-toi et profite du paysage.

Découpant un couloir à travers les champs et les terres, des tours d'acier massives comme une armée en marche. Suivez-les, ces colonnes puissantes, et elles vous conduiront jusqu'à Niagara Falls, où cinquante-cinq millions de litres à la minute alimentent des turbines qui fonctionnent sans arrêt, le moteur de la province et du nord-est des États-Unis. Force à l'état pur transportée par ces colonnes d'acier tendues vers le ciel, garde d'honneur à haute tension, piliers du Triangle d'or.

— On est arrivés ?

— Presque.

Dans cette région du monde, à proximité du Michigan et de l'État de New York, il y avait autrefois un terminus du Chemin de fer clandestin. Ici, on trouve encore aujourd'hui des fermes exploitées par des descendants d'esclaves ayant fait le voyage. Les passants aperçoivent une femme noire au volant d'un tracteur et se demandent d'où elle vient. Elle vient d'ici.

On fait encore un peu de contrebande le long de la frontière — des biens et, parfois, des personnes.

Toronto est la « métropole », et il y a des attractions touristiques de premier plan comme Niagara Falls, mais, au milieu du Triangle, trône London, ville de taille moyenne. On y trouve de nombreuses compagnies d'assurances. De grandes sociétés américaines ont leur siège social régional à London, et les consommateurs de la région font l'essai de produits destinés à toute l'Amérique du Nord. Aux yeux des fabricants, le Triangle du sud de l'Ontario doit avoir quelque chose de particulièrement normal.

— Papa, demande Madeleine, pourquoi est-ce que Kitchener ne reprend pas le nom de Berlin maintenant que la guerre est finie ?

— Les deux guerres, réplique-t-il, surtout la dernière, sont encore très présentes dans les mémoires.

Avec des couleurs comme si vous y étiez.

— Oui, sauf que l'Allemagne n'est plus notre ennemie, dit Mike. Maintenant, c'est la Russie.

— Tu as raison, Mike, dit papa, de la voix carrée qu'il prend pour les conversations d'homme à homme, mais tu ne devrais pas parler de la Russie. Les Russes sont des gens comme tout le monde. En réalité, il s'agit des Soviétiques.

Les Soviétiques. On dirait une unité de mesure particulièrement difficile. *Si Joyce a trois Soviétiques et que Johnny en a douze, combien de Soviétiques auraient-ils si...* Madeleine n'insiste pas, mais elle se dit que Kitchener sait que Kitchener n'est pas son vrai nom. À cause du changement de nom, on a l'impression que Kitchener, lumineuse et ensoleillée, a un secret maléfique : « Je m'appelais autrefois Berlin. *Heil Hitler.* »

Papa se racle la gorge et poursuit :

— Il y a un vieux dicton : « Ceux qui ignorent l'histoire sont condamnés à la répéter. »

Ce qui prouve qu'une ville, même si elle s'appelle Berlin, ne devrait pas changer de nom. Mais Madeleine ne dit rien. Il y a une différence entre discuter et s'entêter.

De nos jours, un mur traverse la vraie ville de Berlin. Il fait partie du rideau de fer. Madeleine sait bien qu'il ne s'agit pas d'un vrai rideau, mais le mur, lui, est réel. Quarante-huit kilomètres de béton et de barbelés. Les adultes disent « à l'époque de l'érection du mur », comme s'il s'était matérialisé par magie, du jour au lendemain.

— L'histoire en train de se faire, disait son père.

Avant la construction du mur, la frontière courait le long des rues, traversait les cimetières, les maisons, les immeubles d'habitation et les lits. On pouvait s'endormir en URSS et, en se retournant, accéder au monde libre. On pouvait se raser en communiste et prendre son petit déjeuner en homme libre. Si Kitchener reprend le nom de Berlin, peut-être faudra-t-il ériger un mur miniature au milieu de la ville. Ça n'a rien de rigolo. Le communisme n'est pas rigolo.

— Dis, papa, est-ce qu'ils vont faire sauter la planète ? demande-t-elle.

En guise de réponse, il rit, comme s'il entendait cette idée pour la première fois.